Enquête

Archives de la revue Enquête

4 | 1996

La ville des sciences sociales

Les savoirs urbains de l'anthropologie

The urban knowledge of the anthropologist

Michel Agier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/683>

DOI : 10.4000/enquete.683

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1996

Pagination : 35-58

Référence électronique

Michel Agier, « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 11 juillet 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/683> ; DOI : 10.4000/enquete.683

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Les savoirs urbains de l'anthropologie

The urban knowledge of the anthropologist

Michel Agier

- 1 La réflexion que je propose dans ce texte porte non pas sur la ville mais sur l'enquête urbaine de l'ethnologue. Elle s'appuie sur un fait : ce n'est pas à partir de la ville elle-même qu'émergent les connaissances de l'anthropologie urbaine mais à partir d'un montage de séquences de la vie urbaine tirées d'une infime partie du cours réel du monde. L'ensemble de ces informations représente une sorte de ville bis, comme résultat des procédures de recueil et d'agencement réglé des données urbaines. Mais qu'est-ce qui fait le caractère ethnologique de cette construction ? En quoi se différencie-t-elle de celle(s) issue(s) d'autres approches ? On peut retenir, dans un premier temps, deux critères. Il y a d'abord une différence d'échelle : les connaissances produites par l'ethnologue sont ancrées dans le niveau micro-social¹. C'est vrai en général mais, lorsqu'on enquête en ville, cela signifie que nos connaissances inévitablement partielles n'embrassent jamais la totalité urbaine, sinon par les procédés de l'analyse : métonymies (la ville c'est la rue), métaphores (la ville est une jungle ou une mosaïque), comparaisons (conduisant, par exemple, à une typologie culturelle des quartiers d'une ville) et dialogue interdisciplinaire (emboîtement des échelles de l'ethnologue avec celles de l'économie, de la macro-sociologie, de la politique urbaine, etc.). Le second critère de distinction est celui de l'enquête empirique, qui est pour l'ethnologue basée sur des informations directes (de première main et à caractère personnel) recueillies « sur le terrain », c'est-à-dire dans le cadre de relations de face à face dans des espaces d'inter-connaissance accessibles individuellement. Ces deux caractéristiques font que c'est par une suite d'opérations inductives que l'ethnologue peut faire « remonter » les informations urbaines vers des constructions théoriques de (ou à l'échelle de) la ville. La coexistence d'une pratique d'enquête micro-sociale et personnelle, d'une part, et d'un cadre de questionnement (voire d'un objet) inaccessible empiriquement malgré son apparence de réalité imposante, d'autre part, pose le problème des notions intermédiaires permettant de faire le passage de l'une à l'autre. C'est à ce niveau, intermédiaire entre l'observation dans la ville et sa transformation en savoir urbain, que se place la présente recherche.

- 2 Celle-ci est orientée en toute rigueur par des questions issues de l'enquête ethnologique menée dans différentes villes² et elle vise à y revenir dans de meilleures dispositions. Son but pratique est donc de proposer à la discussion une espèce de guide de l'enquête ethnologique en ville, quels que soient par ailleurs les objets empiriques de chaque recherche. Il ne s'agit pas d'un bilan des écoles de pensée urbaine, ni d'une succession d'états de la question sur les thèmes abordés, ni d'un manuel de méthodologie d'enquête urbaine³. C'est un assemblage de concepts intermédiaires devant permettre de décrire et penser la ville dans une perspective anthropologique. Ce projet peut se développer à partir de trois notions aux statuts différents, autour d'une question à résoudre. Les trois notions – ouvrant différentes fenêtres de réflexion sur la ville – sont celles de *région*, de *situation* et de *réseau* ; elles m'amèneront à revenir aux travaux des écoles de Chicago et Manchester. La question à résoudre (à l'aide des approches « régionale », « situationnelle » et « réticulaire ») est celle, posée depuis les premiers travaux de Chicago et présente jusqu'à aujourd'hui dans la recherche de terrain, de la capacité de l'anthropologie à construire une réflexion et une méthodologie centrées sur l'individu inséré dans des espaces socialement et culturellement hétérogènes, sans abandonner ses propres questions fondatrices relatives à l'organisation sociale ou à l'unité culturelle des peuples.

L'individu

- 3 Posée avec les chercheurs de l'école de Chicago, la question de l'individualisme urbain n'a fait que se développer, et l'inversion statistique de cette fin de siècle (quand plus de la moitié de la population de la planète est désormais urbaine) la rend plus insistante encore. On la retrouve dans des enquêtes récentes consacrées à une anthropologie de l'individualisation dans les villes, mais aussi, plus largement et universellement, dans les observations et les réflexions méthodologiques pour une « ethnologie de la solitude » dont l'argument empirique est essentiellement celui de la généralisation du mode de vie urbain⁴.
- 4 Les chercheurs de l'école de Chicago, dans les années vingt et trente, ont produit un ensemble de travaux empiriques et d'outils théoriques qui permettent de les considérer comme le groupe « fondateur » de la recherche urbaine dans les sciences sociales et notamment en anthropologie⁵. Ces chercheurs (Robert Park, Robert Redfield, Louis Wirth, principalement) ont agi dans un contexte qu'il est intéressant de rappeler brièvement, selon deux points de vue. D'une part, comme contexte sociologique, la ville de Chicago était devenue vers 1930 la deuxième agglomération des États-Unis et la cinquième de la planète, avec plus de trois millions d'habitants. « Laboratoire » pour l'expérience des contacts inter-ethniques, Chicago était aussi un lieu d'émergence de problèmes sociaux inédits. Ségrégation, délinquance, criminalité, vagabondage, chômage, formation de *gangs*, etc., s'imposèrent comme des thèmes de recherche avec une certaine urgence, d'autant plus facilement que plusieurs chercheurs de cette « école » furent d'abord des journalistes et des experts municipaux chargés de faire connaître ou de traiter les problèmes sociaux urbains. Un tel contexte se retrouve directement dans la première question qui ressort de ce courant de recherche, celle du contrôle social en ville : « Le problème social est fondamentalement un problème urbain, écrivait R. Park en 1929, il s'agit de parvenir, dans la liberté propre à la ville, à un ordre social et à un contrôle social équivalents à ce qui s'est développé naturellement dans la famille, le clan, la tribu⁶. »

- 5 Le contexte théorique des travaux de Chicago est marqué par la montée de l'ethnographie savante et professionnelle (Boas, Lowie, Malinowski), définissant normativement ses premiers outils méthodologiques (l'« observation participante ») et théoriques (la cohésion sociale et le fonctionnalisme des institutions des petits groupes observés). Ces savoirs forment alors le contrepoint anthropologique pour les chercheurs de la ville de Chicago. C'est par contraste avec ce modèle que l'on peut comprendre la base théorique de leurs études urbaines, qui opposèrent la ville à la tradition, mirent l'accent sur les problèmes de contacts et de communications, et finalement découvrirent l'individualisme urbain à la lumière de l'ethnologie rurale et communautariste. Le point de départ des enquêtes urbaines fut donc une conception idéalisée du monde rural (largement critiquée depuis), réplique holiste de la ville ; il a constitué, la plupart du temps en creux⁷, la problématique du « mode de vie urbain ». R. Redfield développa un point de vue évolutionniste opposant le village communautaire à la grande ville hétérogène aux deux extrémités du *folk urban continuum*⁸. Et c'est en opposant la société urbaine à la société traditionnelle que R. Park vit dans la ville le lieu de « l'émergence de l'individu comme unité de pensée et d'action⁹ ». Enfin, pour parler de la ville comme d'un monde de l'individu, L. Wirth reprit et durcit la notion durkheimienne d'anomie. De facteur d'explication des comportements individuels de dérèglement pouvant conduire au suicide, tel que Durkheim l'introduisit dans la sociologie, l'anomie devint, dans le texte fondateur de Wirth¹⁰, une composante substantielle de la culture urbaine.
- 6 Dans l'hypothèse individualiste, la figure du citadin se constitue en recourant à des métonymies de ville de type « interstitiel » – comme la rue, la déambulation ou le trafic – et à des types sociaux intermédiaires – le promeneur, l'étranger, le débrouillard et le combinard. C'est donc aux marges, dans des espaces liminaires ou des « non-lieux », que se définirait le mieux le citadin. Dans ce cadre, on comprend que, depuis l'école de Chicago et, plus loin encore, depuis Georg Simmel, l'individu typiquement urbain, c'est l'étranger. Rappelant l'influence de Simmel sur l'école de Chicago, Yves Grafmeyer note : « Parce que la ville met en présence des personnes qui sont toujours peu ou prou étrangères les unes aux autres, le citadin ne se départit que très rarement d'une distance à autrui qui est au cœur des relations sociales en milieu urbain¹¹. »
- 7 L'erreur méthodologique serait de transformer cette relation sociale citadine en une figure identitaire, proprement urbaine, d'étranger absolu (sans identité, c'est-à-dire tout autant libre ou perdu, selon le point de vue qu'on adopte). Même si, comme l'étranger de Simmel, le citadin « n'a pas tout à fait abandonné la liberté d'aller et de venir¹² », il n'est toujours qu'un étranger relatif. C'est du moins l'hypothèse d'une perspective anthropologique sur la ville : les approches de la ville du point de vue des régions, des situations et des réseaux seront-elles capables de « cerner » l'individu ? Et à quelle représentation de la ville aboutira cette recherche paradoxale ?

Région

- 8 Où se fait le contrôle social en ville ? R. Park parle d'abord d'« aires naturelles de ségrégation » : chaque aire a une fonction dominante dans la distribution de la population ou dans les activités urbaines. Des secteurs de la ville peuvent être définis à partir d'une ségrégation qui se fait spontanément ou, selon le langage de Chicago, « naturellement » (c'est-à-dire sans politique ségrégative volontariste). Les aires se forment ainsi selon l'origine ou l'« ethnie » par agglomération progressive en fonction des affinités ou, au

contraire, par réaction aux préjugés (*Little Sicily, Black belt* ou le *Ghetto*), selon l'âge ou le type d'organisation familiale par concentration dans certaines zones d'habitat homogène¹³, etc. R. Park propose de considérer ces aires comme l'habitat naturel (au sens écologique) de l'« homme civilisé » (le citadin) qu'il oppose à l'« homme primitif ». Progressivement, ces aires se transforment, dans le texte de Park, en « milieux moraux » et en « régions morales ». D'abord réservées à des aires moralement différentes ou déviantes du reste de la ville (quartiers de prostitution, du crime ou de sans domicile), ces notions vont s'élargir à tout l'espace urbain dont une vision segmentaire peut être ainsi reconstruite à grands traits¹⁴. C'est ce qui va finalement nuancer l'hypothèse individualiste de départ : « Dans une société ainsi faite, note R. Park, l'individu devient une personne : une personne n'est rien d'autre qu'un individu qui, quelque part, dans un milieu quelconque, a un statut social, mais le statut se révèle être finalement affaire de distance – de distance sociale¹⁵. »

- 9 Comment et pourquoi utiliser un point de vue « régional » sur la ville ? La région est ce qui distingue les espaces dans l'ensemble urbain, mais en première approche, voire « au cours d'une excursion, même rapide et superficielle, à travers les rues de Chicago¹⁶ ». Autrement dit, si elle permet de repérer les identités attachées à l'espace urbain, c'est en tant qu'identités externes. Je parle d'identités « externes » au sens où elles émanent d'abord d'un regard des acteurs extérieurs à l'espace considéré, même si elles sont ensuite reprises du dedans dans les rapports d'ego avec autrui. Certes, la dialectique identité-altérité rend cette définition fluctuante. Mais que l'on pense par exemple à la catégorie « indien » en Amérique latine : construite par le pouvoir colonial comme identité ethnique contre les ethnonymes locaux, elle fut réutilisée plus récemment par l'ensemble politique des groupes locaux d'origine amérindienne dans leurs rapports avec l'État.
- 10 Mettant à profit cette incertitude des frontières, le point de vue « régional » gagnerait, il me semble, à être appliqué à tout espace sans *a priori* de limite ou d'échelle. On s'autoriserait ainsi à enregistrer la manière dont un lieu est défini¹⁷ par les acteurs urbains quels qu'ils soient (du planificateur à l'habitant d'un fond de ruelle). Ce sens du lieu suppose la ville entière comme contexte de référence. Il correspond à une cartographie imaginaire des citadins qui vivent dans certaines parties de la ville tout en ayant sur les autres espaces au moins quelques expériences, idées ou images. Pour ne pas prendre les identités données pour argent comptant, il convient en outre de « jouer » avec le point de vue régional, selon des mouvements de pivotement et d'emboîtement coutumiers de l'anthropologie des identités. J'en donnerai une illustration avec le cas de la ville de Salvador de Bahia, au Brésil.
- 11 Depuis la fondation de la ville dans la seconde moitié du XVI^e siècle, une distinction séparait la ville haute (aristocratique, intellectuelle et politique) et la ville basse (populaire, commerciale et portuaire). Le passage de Salvador aux dimensions des grandes métropoles latino-américaines s'est traduit, autour des années soixante, par un renversement de perspective¹⁸. La ville peut être divisée aujourd'hui selon un autre mode symbolique dual, opposant le côté qui fait face à la baie et celui qui longe le bord de l'océan atlantique. Un ensemble de représentations (rumeurs, journaux), de trajets (professionnels, de loisir, familiaux), de constructions (édifices publics, églises, boutiques, résidences) et d'objets urbains (véhicules plus ou moins luxueux, éventaires sur les trottoirs, sculptures, containers de détrit, etc.) composent en s'accumulant une cartographie imaginaire de la ville actuelle.

- 12 Selon un clivage en deux grandes régions, le côté de la baie (incluant la ville basse et une grande partie de la ville haute) représente aujourd'hui un pôle négatif indifférencié. Il regroupe les quartiers les plus anciens, les plus dévalorisés par la politique urbaine et délaissés par la population en ascension sociale. On y rencontre les habitants les plus pauvres et les plus sombres de peau, vivant principalement dans un habitat d'auto-construction, voire dans des « invasions » (installations illégales et précaires) sans aménagement urbain préalable. À l'échelle de l'ensemble de la ville, cette région est désignée comme « marginale » ou « périphérique », ces termes étant souvent, comme dans le cas de Liberdade (voir ci-dessous) et plus encore de l'ancien centre (Pelourinho), le signe d'une mise à distance plus sociale que spatiale.
- 13 À l'opposé, l'aménagement urbain du bord de l'océan (*orla*) s'est développé depuis les années soixante. Cette région-ci se caractérise par l'apparence suivante : grands ensembles de logements collectifs¹⁹, hauts buildings de résidence ou de bureaux uniformisés par un style local d'architecture moderniste, nombreux *shopping centers* et centres d'affaire, concentrations de cinémas, de parcs d'attraction, de clubs privés et de plages aménagées, cités de villas fermées et gardées, etc. On y partage l'espace avec une population visiblement plus blanche de peau que de l'autre côté de la ville. D'ailleurs, à moins d'y avoir un emploi de service, les habitants du côté de la baie ne fréquentent qu'exceptionnellement le côté de l'océan. Il est courant d'entendre les médias et les intellectuels parler à propos de Bahia d'« apartheid social ».
- 14 Si l'on continue maintenant à utiliser le même point de vue à l'intérieur du côté de la baie, on découvre comment d'autres régions sont définies. Ainsi, Liberdade (un ensemble de plusieurs quartiers surplombant la baie de Bahia) a une identification externe de type racial, social et culturaliste : il est dit « noir », alors que les statistiques indiquent un métissage dominant²⁰. Il est dit « prolétaire » ou « misérable », alors qu'il concentre depuis plus d'un demi-siècle une importante population de dockers et ouvriers incarnant l'ascension sociale possible des Noirs et mulâtres de la ville. Enfin, depuis les années soixante-dix, il est désigné comme un des « plus grands quartiers nègres hors d'Afrique » par les groupes carnavalesques noirs qui se sont formés à Liberdade. Ce mouvement culturel a favorisé la création de lieux d'aspect « ethnique » – comme la « *senzala do barro preto*²¹ », la « rue Kingston²² », ou la place centrale du quartier rebaptisée en 1992 « Place Nelson Mandela » grâce à l'initiative d'un politicien local.
- 15 Ainsi connu dans la ville comme un quartier noir et prolétaire, populeux et animé, Liberdade est un lieu attachant mais aussi craint et, pour certains, « fermé ». À l'intérieur de cette identification contrastante, d'autres frontières imaginaires sont définies par les habitants à partir des sous-quartiers et des rues de résidence. Ces identités sont souvent associées à quelques traits spécifiques qui peuvent, à l'occasion, rejaillir, en bien ou en mal, sur l'ensemble de Liberdade, qui devient alors, dans ce cas, un milieu littéralement « moral » au sens originel où R. Park l'entendait. Ainsi, l'Avenida Peixe (rue étroite et longue située dans un bas-fond en forme de cul-de-sac) est identifiée comme le repaire des « marginaux » du quartier, auteurs de trafics divers (voitures, drogue, etc.). Le stigmatisme et le rejet peuvent être renforcés par les habitants des zones immédiatement voisines, pour autant qu'une certaine réussite sociale les incite à ressentir une image négative attribuée, de l'extérieur, au quartier Liberdade dans son ensemble, et à s'en démarquer en réservant cette image à une partie seulement du quartier, concentrant sur elle toute la mauvaise réputation.

- 16 De la ville dans son ensemble jusqu'aux espaces d'interconnaissance (rues, ensembles de ruelles, entours de placettes), la notion de région est utile dans le registre des identités. Mais il s'agit d'identités relatives, car les frontières de la ville ne sont ni plus vraies ni moins construites que celles de l'ethnicité²³. Et, tout comme dans ce domaine-ci, il faut se garder des réifications commodes qui entretiennent, par exemple dans la métaphore de la ville-mosaïque²⁴, l'idée d'une transparence de sens sous la forme de groupes socialement cohérents et spatialisés, et qui retrouvent finalement le paradigme du ghetto²⁵. On peut dire que cette voie de recherche (incarquée par les programmes de « monographie de quartier » et d'« étude de communautés », quelles que soient les qualités des unes et des autres) a représenté une longue et durable résistance de l'anthropologie à la ville et au mode de vie urbain.
- 17 Le risque culturaliste sera d'autant mieux écarté que l'on aura défini plus précisément la caractérisation morale des régions urbaines, déjà évoquée par Park. La transformation des espaces urbains en frontières identitaires, même dans sa forme la plus achevée, celle du quartier ethnique, est toujours fondée sur des regards croisés qui mettent en jeu des différences de goûts, de styles de vie et de comportements. L'ensemble de ces critères relève d'une configuration globale de valeurs morales à l'échelle de la ville. Il suffit d'évoquer les argumentaires de la différence entre voisins de rue, de quartier ou de ville pour voir sur quels principes se construisent les régions morales. Ainsi, à Bahia, dans les quartiers populaires eux-mêmes, les stigmatisations les plus communes concernent les mauvaises mœurs, la délinquance et l'apparence. Ces arguments d'accusation ou de médisance de l'autre proche (voisin de rue ou de quartier) renvoient aux trois registres suivants : celui de l'ordre familial (la femme de mauvaise vie) ; celui de la participation sociale, et plus particulièrement de l'opposition entre les figures du *malandro* (le « petit bandit ») et du travailleur²⁶ ; enfin celui des différences de statut dont le rappel est toujours ressenti comme nécessaire²⁷ et qui se manifestent par l'habillement, la posture corporelle ou la couleur de peau. Or, c'est dans l'ensemble de la ville actuelle de Bahia que la famille, le travail et le statut (lié particulièrement à la couleur) représentent les principaux langages du classement social²⁸. Ainsi, c'est à partir d'une configuration particulière de critères moraux que la ville comme un ensemble se fait miroir d'identités, voire « facteur d'ethnicité²⁹ ».
- 18 Concept pour un niveau intermédiaire entre l'échelle micro-sociale et la ville comme référence globale et inaccessible, la région morale permet de chercher le sens des classifications socio-spatiales courantes³⁰. Les dernières limites de son efficacité heuristique sont celles du niveau appréhensible par l'enquête directe, c'est-à-dire celles de l'interconnaissance des acteurs et de l'ethnologue. À ce moment-là, le point de vue sur la ville peut « pivoter » et l'enquête peut se centrer sur les situations d'interaction. D'autres problèmes d'ajustement méthodologique se posent alors.

Situation

- 19 Si la région morale permet à l'analyse d'accéder à une compréhension du caractère relatif et incertain des frontières spatiales et identitaires de la ville, l'approche situationnelle, elle, despatialise davantage encore l'enquête urbaine : elle libère l'observateur de la contrainte monographique habituelle à l'ethnographie. Car ce ne sont pas les limites spatiales qui définissent la situation, mais celles de l'interaction. On doit aux anthropologues africanistes de l'école de Manchester au Rhodes-Livingstone Institute

(dans l'actuelle Zambie) et particulièrement à J. Clyde Mitchell les élaborations systématiques concernant le concept de situation dans l'enquête urbaine. Cette approche s'abstient, par décision de méthode, de faire intervenir le caractère structurel/institutionnel des relations observées. C'est l'observation des phénomènes à l'échelle interactionnelle qui doit permettre de repérer les contraintes réelles de l'ordre social englobant. Pour un migrant ou pour n'importe quel citoyen, le contexte phénoménologique de l'interaction peut varier d'une situation à l'autre plusieurs fois dans une journée (travail, famille, loisir, etc.). Selon Mitchell, il faut « mettre tout le poids de l'analyse sur le contexte interactionnel plutôt que sur le *background* des individus engagés dans la situation ou sur les « cultures » au nom desquelles ils interagissent³¹ ».

- 20 Je présenterai d'abord la perspective situationnelle telle que J. C. Mitchell la conçoit, à partir de deux notions-clé : la « situation » dans sa cohérence interne et le *setting* (le cadre, l'agencement des contraintes). La situation résulte de l'opération consistant à isoler intellectuellement un événement ou un ensemble d'événements afin d'en faciliter une analyse cohérente. Cette cohérence est d'abord donnée par la « définition cognitive » de la situation. Celle-ci a besoin, selon Mitchell, d'un « minimum de sens partagé » (*shared meaning*), car c'est cela qui définit « une perception sociale et non individuelle de la situation ». Le cadre social (*setting*), par ailleurs, est « le contexte structurel à l'intérieur duquel les interactions sont localisées ». C'est l'ensemble des contraintes globales susceptibles de déterminer tel ou tel aspect de la situation : densité résidentielle de la ville, hétérogénéité ethnique et régionale, différenciations économiques et organisation du travail propres à chaque ville, système politique et administratif, etc. Reste à savoir quels sont les effets d'un tel contexte sur les normes *pattern* de comportement des acteurs. Le débat est récurrent en anthropologie. Je vais le reprendre ici dans le seul but de fixer les possibles usages de la perspective situationnelle dans l'enquête urbaine.
- 21 Une situation a donc besoin, pour présenter un intérêt de connaissance anthropologique, d'une définition *emic* et d'une définition *etic*. D'une part, les acteurs « définissent la situation » en s'y engageant et en y mettant un minimum de cohérence communicative (ce qui n'empêche pas le conflit) : c'est l'idée du *shared meaning*. D'autre part, la situation met en action des contraintes « structurelles » ou globales. En outre, il y a, dans chaque cas, un dosage différent de comportements contraints dans l'engagement situationnel. Le sens donné par les acteurs à une situation peut être plus ou moins imposé ou négocié selon que celle-ci s'inscrit dans un espace *a priori* très structuré, fermé et réglé (par exemple, une usine, une école, une église) ou moins (par exemple, le voisinage, la plage, la rue). L'approche situationnelle n'exclut donc pas la « réalité » des espaces urbains, elle les englobe dans sa définition au lieu d'être définie par eux (comme c'est le cas dans la monographie). Inversement, certains lieux peuvent être pluri-situationnels, en fonction du moment de la journée et de l'engagement des acteurs présents. Dans une même journée, un bar du quartier Liberdade à Bahia sera, notamment, le cadre 1) de la rencontre d'une des équipes de football du tournoi du quartier (un groupe de pairs d'une demi-douzaine de personnes restant pendant une heure à discuter en buvant de la bière) ; 2) d'une partie endiablée de dominos regroupant en fin d'après-midi une autre demi-douzaine d'hommes plus âgés que les précédents ; 3) du passage quotidien, tard le soir, d'un ouvrier posté au retour du pôle pétrochimique, qui boit une bière, seul ou avec un collègue, avant de rentrer chez lui. Chaque situation ainsi délimitée attribue un sens différent à la fréquentation d'un même lieu.

- 22 L'approche situationnelle apporte déjà quelque chose de plus que la seule perspective interactionniste. En effet, dans la description des ritualisations mineures que fait Ervin Goffman³², la « définition » des situations n'est ni *emic* ni *etic* (il peut s'agir, à la limite, des interactions minimales dont parle Hannerz pour définir les relations les plus urbaines). La définition émane de l'auteur (dont on peut dire, *a contrario*, que l'intervention dans la description est maximale). C'est lui qui introduit comme mode de lecture la métaphore théâtrale : la scène, le décor, les coulisses, les acteurs, les rôles, et jusqu'à la représentation et au public, sont dans l'usage de Goffman des notions métaphoriques de bout en bout. Et c'est tout autant l'auteur qui décrète le caractère rituel de ce qu'il observe, à partir du moment où il repère des actions normées et répétitives. Ces ritualisations mineures ne doivent donc pas être confondues avec les situations rituelles (voir ci-dessous). Pour donner plus de densité, globale ou structurale, à l'approche interactionniste – dont il souligne « l'affinité » avec le travail ethnographique sur le terrain –, Olivier Schwartz suggère de traiter les séquences d'interactions comme des « unités empiriques de base » dont le sens serait abordé sous l'œil général du « fait social total » maussien³³. On trouve bien, dans ce cas, une définition *etic* minimale de la situation, mais elle pêche, semble-t-il, par un écart trop important entre les niveaux empirique et théorique, supposant réglée la question de la description. Autrement dit, la « lecture » des interactions au travers du concept maussien de « fait social total » ne dit rien de la perception sociale qui définit la situation proprement dite, du point de vue des acteurs.
- 23 Si l'interactionnisme isolé reste donc en deçà de la perspective situationnelle, au contraire l'approche développée par Gérard Althabe dans ses enquêtes sur les « procès réciproques » entre co-résidents d'immeubles HLM de banlieue³⁴ la prolonge, tout en restant au plus près des observations. En effet, pour Althabe, trois éléments, et non plus deux, composent la situation observée : en plus de la « cohérence des modes de communication » et des « modalités à travers lesquelles les régulations de la société globale travaillent à ce niveau micro-social » (que l'on peut rapprocher assez directement du « sens partagé » et du *setting* de J. Clyde Mitchell), l'enquête sur ces modalités doit renvoyer l'enquêteur de manière permanente aux contextes urbains et professionnels des différents acteurs en présence. Or, ces contextes ne sont pas placés à une autre échelle sociale dont l'accès serait plus ou moins arbitraire, ils sont les autres espaces sociaux vers lesquels mènent les trajets et réseaux de chacun des individus observés. Il s'agit de prendre en compte comme facteurs déterminants l'articulation et les effets réciproques entre les différentes situations vécues par les citoyens³⁵. L'enquête dévoile ainsi, au plus près des faits, les champs sociaux essentiels de la vie citadine et leur importance respective.
- 24 Plutôt que de présenter une seule illustration empirique qui ne rendrait pas compte de la diversité des possibles, une distinction en trois types de situation me permettra de mieux voir les rapports entre l'interaction, la situation et le cadre.
- 25 – *Situation sociale occasionnelle, voire fortuite*. Si elle peut se produire hors du cours normal de la vie quotidienne, et être éventuellement observée par un hasard de circonstances pendant la recherche, elle devient une situation pour la recherche dans la mesure où elle est définie par l'engagement des acteurs (un minimum de sens partagé et d'échange) et par le fait qu'elle est orientée dans son déroulement par des éléments structuraux repérables. L'étude de M. Gluckman sur le système socio-politique du Zululand, bantoustan sous domination blanche, développée à partir de la description de

l'inauguration d'un barrage par un administrateur blanc, est la référence classique de ce type de situation. Un autre exemple de situation occasionnelle et, cette fois-ci, imprévue peut être brièvement évoqué : j'ai fait ailleurs³⁶ le récit d'une scène de bar à Bahia où progressivement un ensemble de clients et de garçons se mirent à discuter puis à s'animer à propos du « gradient de couleurs (de peau) » que connaît le Brésil et qu'eux-mêmes représentaient par leur diversité d'apparence physique (blancs, bruns, mulâtres, noirs). Scène purement casuelle (et rare), elle vit la tension se concentrer sur la légère différence de couleur entre un Noir sans métissage apparent et un « Mulâtre ». Bientôt, des moqueries grossières et quelques insultes racistes fusèrent contre le jeune barman noir non métissé, alors que l'autre (mulâtre) était rejeté du camp blanc malgré ses tentatives de moquerie raciste contre le Noir. La description de la scène m'a permis d'introduire l'analyse de la question raciale au Brésil, en montrant que les identités dites « de couleur » (et tenues officiellement pour un simple préjugé d'apparence) sont informées par des classifications racistes et, plus encore, que les Mulâtres occupent une position indéfinie au pays du métissage.

- 26 – *Situation sociale répétitive, voire habituelle.* Dans ce cas, les engagements *emic* et les déterminations *etic* ont un caractère de relative nécessité et/ou de régularité et sont généralement localisés. L'atelier ou la chaîne de montage comme un ensemble de relations sociales de travail, le marché forain comme une rencontre répétée des vendeurs entre eux et de ceux-ci avec certains clients, les rapports internes et les « procès réciproques » entre les habitants des cages d'escalier des immeubles de banlieue, sont autant de situations de ce type. Dans le quartier Liberdade de Bahia, les rendez-vous réguliers de bandes d'amis ou de gangs dans des coins de rue relèvent aussi de ce type, ainsi que les rapports de voisinage dans les ruelles pauvres organisés autour de la sociabilité et du travail féminins. C'est dans ce genre de situations sociales répétitives que l'on peut sans doute le mieux observer les effets d'appartenance institutionnelle ou les effets de lieu.
- 27 – *Situation rituelle.* Elle est marquée par une mise à distance du quotidien, réglée selon diverses formes liminaires (inversion, perversion, travestissement, réinvention), même si on entend ces situations rituelles au sens large (depuis les abattages rituels d'animaux dans des maisons de culte jusqu'aux tournois de football de quartier étalés sur toute une année). L'archétype peut en être Kalela Dance³⁷. On peut considérer également dans ce type les carnivals et autres cadres festifs plus ou moins liminaires et permissifs, hors du cours de la vie quotidienne, ainsi que les cérémonies religieuses. Dans tous les cas, un ordre spécifique de relations, rendu possible par la définition de la situation comme liminarité, est observable. Avec ses inventions propres de règles, de rôles, de mascarades, déguisements, etc., ce type de situations se prête particulièrement à l'étude des stratégies identitaires collectives. Il nous ramène finalement vers les cadres et objets habituels de l'anthropologie, mais sans être jamais totalement hors des cadres sociaux urbains (du travail, du voisinage, de la famille, etc.), c'est-à-dire pouvant aussi sous certains aspects être traités comme des situations sociales habituelles. Ainsi, un temple du candomblé, religion afro-brésilienne, est tout autant défini par des rôles et hiérarchies rituels, que par de nombreux instants quotidiens « normaux », hors des cérémonies.
- 28 Si, à l'origine, la perspective situationnelle a été construite pour donner son meilleur rendement dans l'étude des interactions relativement non prévues par la « structure » (conflit, mobilité rapide, etc.), ce sont en fait tous les espaces-temps du citadin qui doivent pouvoir entrer dans ce cadre descriptif. Pour l'anthropologie, sa contribution est

de libérer l'enquête d'un cadre spatial et institutionnel rigide et de permettre l'appréhension de phénomènes pouvant être marqués par une certaine fluidité. Le passant et la rue, pour autant qu'ils participent d'un « engagement situationnel » défini dans les termes ci-dessus, peuvent entrer dans le champ d'observation de l'ethnologue. A lui d'y retrouver les éléments significatifs de l'ordre social global d'une part et, d'autre part, les articulations possibles entre les différentes situations vécues, qu'elles soient accidentelles, routinières ou rituelles.

Réseau

- 29 Les deux approches précédentes ont montré que, pour appréhender la ville, l'ethnologue peut décrire ses régions par référence aux représentations spatiales et morales des acteurs (on touche alors au domaine des identités relatives), puis il doit se délivrer de la limitation contraignante des références spatiale et institutionnelle afin de pouvoir construire des cadres d'enquête interactionnels et intersubjectifs. L'ethnologue urbain devient totalement mobile lorsque, dans un troisième temps, il s'appuie sur les différentes situations (occasionnelles, habituelles et rituelles) pour « voir » et « suivre » des réseaux sociaux en train d'opérer, précisément, *in situ*. C'est à ce moment-là aussi que prend tout son sens le principe de l'articulation des situations dans la vie des citoyens, qui permet de reconstituer la cohérence des réseaux en différentes occurrences de la vie urbaine. Sans entrer dans les détails, d'un formalisme généralement inopérant, de la sociographie des réseaux, je retiendrai d'abord deux aspects de cette approche, l'ancrage et le développement des réseaux, pour me consacrer davantage ensuite à leur « qualité ».
- 30 L'ancrage est à la fois individuel (empiriquement) et structural (théoriquement) puisque chaque individu tire de sa position dans l'ordre social de la ville une certaine caractérisation morale. L'ancrage est d'abord rendu par *le point source*, c'est-à-dire l'individu considéré comme la tête de réseau. Cet individu doit être pris au hasard selon Aidan Southall, ce doit être l'individu dont on veut en particulier étudier le comportement selon Clyde Mitchell, ce peut être aussi un couple pour Elisabeth Bott qui étudie en particulier les réseaux familiaux (elle introduit alors la notion de *joint networks*)³⁸. Enfin pour Barnes, les réseaux forment un ensemble de liens (*set of linkage*) à l'intérieur des limites de « n'importe quelle communauté ou organisation³⁹ ». Dans ce cadre, il distingue les interactions dans une « étoile du premier ordre » et une autre du deuxième ordre : on a d'abord l'ensemble des relations dyadiques de X (tête de réseau), puis les relations dyadiques partant de chaque point de cette première étoile forment les relations de second ordre. La toile s'élargit. Cette représentation des faits permet d'attirer l'attention sur des phénomènes de proximité et de distance sociale (assez proches de l'idée structuralo-fonctionnaliste de relations « primaires » et « secondaires »). Mais son intérêt, dans la perspective de Barnes, tient davantage au développement théorique quasi-« graphique » qu'elle autorise, permettant de cerner l'ensemble des réseaux dans une situation donnée : Barnes parle dans ce cas de « réseau partiel », ayant en tête le modèle d'un « réseau total ». Et pour Hannerz, c'est l'ensemble de la ville qui deviendra compréhensible pour l'anthropologue à partir de sa re-définition comme « le réseau des réseaux ». Il s'agit bien sûr de représentations plus métaphoriques que réalistes. Ces notions résultent du développement maximal de l'analyse de réseaux, et leur principal intérêt réside dans l'aide à la description qu'elles offrent plutôt que pour l'observation elle-même. De proche en proche, l'espace urbain peut être représenté comme un

ensemble articulé (réseau total) et les milieux sociaux urbains peuvent être étudiés comme des systèmes solidaires, voire plus ou moins factionnels ou « mafieux » (réseau partiel). Il n'est pas aussi important, dans le contexte théorique d'aujourd'hui, de marquer comme dans les années cinquante-soixante l'opposition entre l'enquête dans des espaces structurés et institutionnels et celle menée dans des cadres non structurés. Mais on voit que dans ces analyses de réseau, des objets bien « urbains » et actuels deviennent soudain plus proches de l'ethnologue, comme les différentes formes de gang, les mafias, les systèmes de corruption, les campagnes politiques, etc.

- 31 Avec l'ancrage et le développement des réseaux, un troisième élément me semble essentiel. Les réseaux se différencient sensiblement selon leur critère principal de coopération, autrement dit selon la teneur du lien social qui est à la base de leur existence, laquelle n'advierait pas non plus sans une fonction ou un usage. La présence ou l'absence de lien de parenté et la définition normative de ce lien (filiation, alliance, parentèle spirituelle ou fictive), le rapprochement par sexe et classe d'âges (les groupes de pairs), la co-résidence (réseaux de voisins, de rue), etc., sont des critères de coopération dont la présence doit être mise en relation avec d'autres composantes des réseaux, comme : l'ancrage social, les fonctions (économiques ou politiques), le type de développement formel (voire l'institutionnalisation), l'inscription dans l'espace, etc. Enfin, dans ces réseaux circule un ensemble de valeurs, d'idées et de normes qui permet leur fonctionnement. Tout cela définit ce qu'on pourrait appeler la qualité des réseaux : l'hypothèse est qu'il y a une relation substantielle entre le type de lien social, la fonction et le contenu moral des réseaux. Je l'examinerai dans une comparaison entre des réseaux masculins et féminins à Bahia.
- 32 Je reviens au quartier Liberdade, présenté plus haut, plus précisément dans un de ses nombreux sous-quartiers, soit un ensemble de 2 000 à 3 000 habitants vivant dans divers petits immeubles, maisons et baraques, distribués dans quelques rues goudronnées et de nombreuses ruelles et impasses piétonnes, autour d'une place centrale qui identifie le sous-quartier. Deux types de réseaux, l'un masculin l'autre féminin, se développent. Le premier renvoie au modèle des gangs (pas nécessairement délinquants) ou groupes de pairs⁴⁰. L'ancrage structural de ces réseaux comprend l'univers familial (noyau de deux ou trois frères ou cousins à l'origine d'un groupe), l'institution scolaire (collègues d'école primaire), éventuellement les cadres du travail (même entreprise). À chaque fois cependant, ces ancrages sont renforcés par des relations de voisinage (même rue, rue voisine, ou sous-quartier). C'est là aussi que se fait le développement des réseaux. De proche en proche, les bandes (*turmas*) peuvent couvrir un espace plus important, leur circuit englobant plusieurs écoles ou collèges, et/ou plusieurs rues et points de rencontre dans le quartier.
- 33 Comme les gangs de Chicago à l'origine, les *turmas* ne sont pas *a priori* des groupes délinquants. Ce sont simplement des « bandes » où s'organisent les loisirs, les sorties, les groupes de carnaval, où circulent des informations sur l'emploi formel ou informel, etc. Certaines bandes peuvent cependant être plus ou moins criminelles (allant jusqu'au vol organisé avec meurtre) : cela ne dépend pas de la forme des réseaux mais des lieux (régions morales) où sont socialisés les membres des groupes. On utilise alors le même terme, *turma*, pour parler de ces bandes délinquantes, ou celui de « quadrille » (la *quadrilha* de Untel) lorsque l'organisation semble plus consolidée. Du point de vue de son développement formel, un réseau « partiel » d'une centaine de personnes du quartier Liberdade organisé en groupe de carnaval à ses débuts peut servir de modèle pour

d'autres types de réseau masculin local. On trouve un noyau de trois ou quatre « têtes de réseau » et, à partir de celles-ci, un ensemble de relations en étoiles : à un moment donné, et en l'occurrence dans la situation rituelle du carnaval, l'ensemble fait « bloc » ou « famille ». Les codes sont ceux attachés aux hommes dans l'espace domestique : honneur, fidélité, générosité, respect des anciens. Avec le temps et la réussite, certains réseaux partiels peuvent devenir des institutions plus ou moins formelles (associations, entreprises). Elles garderont les mêmes attributs moraux que les mafias et factions plus ou moins légales : on leur reprochera leur paternalisme, clientélisme, manque de démocratie, etc.

- 34 Les membres des *turmas* cherchent à se créer des codes, des goûts et des frontières propres, même si les facteurs de différenciations internes ne manquent pas, qu'ils soient d'ordre social (niveau de revenu, scolarisation, etc.) ou local et interne (leadership des têtes de réseau, importance des noyaux qui sont à l'origine des bandes, etc.). La tendance est à la recherche du même (de l'identité), et à une relative fermeture des groupes, même lors de sorties (en bande) vers d'autres points de la ville. Cela se voit dans l'auto-nomination assez systématique des bandes elles-mêmes⁴¹ ou, par exemple, dans celle des équipes de football qu'elles créent à l'occasion de tournois de quartier⁴². Cela se retrouve également dans l'attribution systématique de surnoms aux uns et aux autres membres des *turmas*, comme un jeu de codification interne. Enfin, la recherche d'un lieu personnalisé de rencontre est systématique : coin de rue, terrain de sport, seuil de la porte d'un des membres du groupe, bar, etc. pour chaque groupe, c'est comme la frontière nécessaire : le *canto* (coin) ou le *pedaço* (littéralement « morceau », c'est aussi la « part » ou le « bout » d'espace).
- 35 L'ancrage des réseaux féminins du quartier se trouve, au contraire de ceux des hommes, dans l'univers domestique, ce qui ne signifie pas pour autant un enfermement dans l'espace domestique. La socialisation des jeunes filles les incite à se former comme protectrices et organisatrices du foyer. Et les compétences féminines liées au monde domestique sont d'autant plus sollicitées que les maisonnières sont plus pauvres, alors que les classes supérieures sont caractérisées par le fait que les hommes ont une insertion sociale stable qui garantit l'existence du foyer. Un homme du quartier en ascension sociale aura tendance à empêcher sa femme de travailler *na rua* (« dans la rue », hors de la maison), ce qui pourrait être la preuve qu'il n'a pas les moyens d'entretenir le foyer. Mais, compte tenu de la précarité (économique et matrimoniale) qui caractérise les maisons pauvres majoritaires dans le quartier, les compétences féminines sont très sollicitées. Il s'agit de savoir-faire professionnels d'origine domestique (les femmes qui ont un emploi sont le plus souvent lavandières, cuisinières, femmes de ménage, couturières, nourrices, etc.) et de savoir-faire sociaux liés à un rôle d'intermédiation. Les médiations féminines (qui ne se confondent pas avec un pouvoir de décision dans la famille) émanent en principe d'une fonction de soutien au rôle de l'homme pourvoyeur du ménage. Mais ce rôle médiateur peut aller jusqu'à permettre la chefferie féminine des ménages lorsque les hommes ne tiennent plus leur rôle pourvoyeur (chômage, désaffection du ménage, etc.). 23 % des maisons à Bahia et 40 % dans le sous-quartier étudié à Liberdade ont une femme pour chef de ménage. Les femmes, avec leurs enfants, s'orientent alors vers leurs propres liens familiaux où elles trouvent l'essentiel des recours pour le ménage (aide alimentaire, placement des enfants, etc.), tout en déployant plus systématiquement une activité professionnelle en fonction des compétences signalées plus haut. D'une manière générale, ce sont aussi les femmes qui prennent en charge la plus grande part du choix des parrains

et marraines des enfants en les cherchant dans leurs propres réseaux (voisinage, parenté). Si l'on ajoute les contacts avec les clientes et les patronnes (dans des emplois en très grande majorité informels), on voit que les femmes du quartier développent hors de leur maison une part importante de leurs relations. Leur espace urbain se définit à partir de trois termes clés : la ruelle de résidence, la famille et les réseaux. Leur rôle domestique et médiateur explique une citoyenneté marquée par la mobilité et guidée par l'activation individuelle de réseaux relativement centrifuges.

- 36 Tributaires d'un *a priori* écologique trop longtemps constitutif de leur objet, les études urbaines ont opposé assez systématiquement la rue et la maison, la première étant vraiment urbaine alors que la seconde le serait moins ou pas du tout. Ulf Hannerz distingue cinq « domaines » de rôles assumés par les citoyens : 1) le foyer et la parenté, 2) l'approvisionnement, 3) les loisirs, 4) le voisinage, 5) le trafic. Or, ce sont le second (c'est-à-dire les espaces de travail et de marché) et le cinquième (les espaces publics des rues, places, trottoirs et autres lieux d'interactions minimales) qui, selon Hannerz, « font de la ville ce qu'elle est », autrement dit sont véritablement urbains⁴³. Plus récemment, Isaac Joseph a opposé une approche de la ville par les espaces domestiques – des études du logement et des politiques d'habitat dominées par la sociologie de la famille et qui ont abouti à « une méconnaissance de l'espace urbain » – à une sociologie de l'espace public, qui permettrait d'appréhender la « culture dramatique propre aux villes », c'est-à-dire celle qui naît de la confrontation et de la plus grande visibilité des inégalités, des exclusions et des ségrégations⁴⁴. Si la critique d'un certain retard des études des lieux publics urbains en France est bien justifiée, l'opposition entre l'intérieur domestique et l'extérieur urbain s'adresse à une approche des espaces domestiques dont je ne suis pas sûr qu'elle soit tout à fait exacte. L'enjeu est important, puisque le risque serait, *a contrario*, d'exclure les cadres et les contraintes de l'univers domestique de la définition de situations « proprement » urbaines. Une ethnographie de la parenté et des réseaux familiaux urbains s'avère ici particulièrement utile, et d'autant plus intéressante à prendre en charge par les ethnologues qu'elle leur permet de voir s'il est possible de penser l'individualisation sans la faire dépendre nécessairement d'un « affaiblissement des liens de parenté et [d'un] déclin de la signification sociale de la famille⁴⁵ » – affaiblissement qui serait, si l'on suit Louis Wirth, un pas de plus vers l'individualisme du mode de vie urbain. Même brièvement évoquée, la comparaison des réseaux féminins et masculins dans un quartier populaire de Bahia justifie, il me semble, un dépassement des oppositions de sens entre rue et maison. Certes, les groupes de pairs masculins (les *turmas*) n'existent guère que dans la rue et dans les divers lieux publics. Ils y tracent cependant leur « part » d'espace, montrant un goût pour une territorialité plutôt concentrée, centripète, et finalement une préférence pour l'identité. Lorsqu'ils sortent dans d'autres régions de la ville, c'est déjà en bande : d'abord le groupe est fait, puis il circule. Production de lien social, d'identité et d'une rhétorique localiste sont les principales caractéristiques de ces groupes de pairs masculins. Les femmes, elles, circulent non pas en bande⁴⁶ mais individuellement, et elles s'orientent vers des espaces plus éparpillés : dans leur ruelle de résidence ; d'une rue vers l'autre ; ou le long de leurs réseaux de parents, d'amies ou de clientes dans et hors du quartier. Tout en étant déterminée par les contraintes de l'univers domestique, la sociabilité des femmes n'est pas moins circulante que celle des hommes, et elle est vécue localement de façon plus individualisée. Cette différence des attitudes urbaines – plus ouvertes et centrifuges pour les femmes, plus fermées et localistes pour les hommes – renvoie à quelques normes et rôles familiaux qui impliquent tout autant hommes et femmes (bien que l'on dise dans le

quartier, comme au Brésil en général, que « la famille est une affaire de femme »). C'est le rôle domestique et médiateur des femmes dans l'organisation familiale qui explique un rôle urbain marqué par la recherche de solutions de survie économique et par l'activation de réseaux ouverts : « il faut bien s'entendre avec tout le monde » est un des avertissements le plus souvent entendus dans les maisons de femmes du quartier. Quant au comportement urbain des hommes, il n'a rien qui puisse suggérer un affaiblissement des règles de parenté – selon lesquelles le nom et l'honneur familial se transmettent dans les lignes agnatiques. Il renvoie, de la même façon que pour les femmes mais avec des effets inverses, à leur rôle familial : aux hommes le souci de la filiation (qui donne l'identité familiale), aux femmes le domaine de l'alliance (qui incarne l'altérité) ; aux hommes le rôle de pourvoyeur de biens et de territoire, aux femmes le rôle de gestionnaire des aides autour de la maison. On peut alors se demander si, tout en partant de la famille et de la maison, les femmes n'incarneraient pas, davantage que les hommes, les comportements médiateurs, individualisés et ouverts sur les autres, qui caractérisent le mode de vie urbain.

Conclusion : la ville elle-même

- 37 En cherchant à « cerner » l'individu, on a progressivement construit une représentation de la ville pour l'ethnologue – une ville anthropologique – de plus en plus despatialisée. Éloignée de l'idée d'une transparence absolue, d'une synonymie entre le social, le spatial et le culturel – qui est le legs le plus embarrassant de l'ethnologie classique –, cette recherche a davantage « travaillé » les représentations de la ville que celles de l'individu. On peut donc soumettre l'espace urbain à l'enquête ethnologique, le faire « plier » sans l'éliminer du champ : représentée dans les régions morales, englobée dans l'approche situationnelle, traversée dans l'analyse de réseaux, la ville devient peut-être mieux accessible en recevant davantage de sens. Mais a-t-on atteint la figure individualisée du citoyen ? Ou, sinon, quelle est l'autre manière de formuler la question ?
- 38 Sans doute l'erreur initiale de l'école de Chicago fut-elle de se référer au monde rural pour regarder la ville et y voir, par opposition, le lieu d'« émergence de l'individu comme unité de pensée et d'action ». On peut se demander, au contraire, si l'anthropologie qui se pratique en ville ne deviendra pas vraiment urbaine en oubliant qu'elle a dû d'abord passer du rural à l'urbain. Pendant des décennies, le monde rural fut tout à la fois l'origine plus ou moins proche des citoyens et le lieu de formation des ethnologues, de leurs méthodes et de leurs concepts. Beaucoup d'entre eux sont arrivés à la ville après des premiers travaux en milieu rural et « ethnique », où leur initiation en tant qu'ethnologue s'est faite. De la sorte, on peut dire que c'est à partir du monde rural (empirique et théorique) que s'est développée la connaissance anthropologique de la ville et qu'est née, pour marquer cette différence, une anthropologie dite « urbaine ».
- 39 Peut-on essayer d'imaginer aujourd'hui une anthropologie urbaine qui serait tout entière formée à partir des villes ? En ce sens elle serait réellement *de la ville*, non pas comme une spécialité qui renforcerait inutilement les corporatismes thématiques existants et s'interrogerait indéfiniment sur la pertinence d'un objet insaisissable, mais dans ses sources de connaissance, comme pratique de recherche localisée dans laquelle naissent des concepts, des raisonnements, des méthodes, débarrassés de la référence rurale *a priori*. Faire de l'ethnologie en partant de la ville elle-même. Cette ville-ci pourrait alors commencer à être perçue comme lieu par excellence de la relation plutôt que de

l'individu. Ces deux évidences ne sont pas superposables, car l'ethnologue ne saisit jamais l'individualité qu'à travers ses médiations. Il rejoint alors, sur le terrain, l'urbaniste praticien qui voit la ville comme une agglomération fondée pour « réduire les coûts de l'interaction » et pour favoriser « la recherche de connexions peu coûteuses⁴⁷ ». Or (et on retrouve là le déplacement de problématique, de l'individu vers la ville, que l'on a signalé plus haut), cette caractéristique interactionnelle de la ville est aussi, chez Melvin Webber, la cause du dépassement de ses limites physiques : « Les formes spatiales [des] interactions [des urbains] seront sans doute de plus en plus disparates, de moins en moins liées à des lieux de résidence ou de travail, de moins en moins marquées par les traits "unifocaux" qui caractérisaient les anciennes villes⁴⁸. »

- 40 Le développement actuel, sous nos yeux, des techniques de communication et des mobilités professionnelles et résidentielles laisse pressentir une urbanisation des modes de vie plus rapide désormais que l'urbanisation spatiale. Ainsi, au moment où la ville peut être redéfinie comme un monde de relations, se trouve-t-elle aussitôt débordée par ces relations elles-mêmes. Solidaire de cette évolution, l'anthropologie aura à peine réussi à reconstituer l'ensemble de ses savoirs urbains – une ville anthropologique relationnelle et despatialisée – que la citoyenneté aura fini d'envahir les modes de vie au-delà des limites physiques de la ville. Ce langage perdra-t-il alors sa trace urbaine initiale ?

NOTES

1. De ce point de vue, la typologie culturelle des villes que Richard Fox (*Urban Anthropology, Cities in Their Cultural Settings*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall, 1977) construit à partir des grandes fonctions urbaines (rituelles, administratives, mercantiles, industrielles) est plus culturaliste qu'anthropologique, au sens où il abandonne totalement l'échelle micro-sociale de l'enquête.
2. Les illustrations empiriques de cette réflexion seront empruntées à mon dernier terrain, celui de la ville de Salvador de Bahia, au Brésil, mais le souvenir d'enquêtes africaines, à Lomé, Douala ou Edea, est également présent.
3. Ces bilans, ces états de l'art et ces orientations méthodologiques sont régulièrement faits depuis une quinzaine d'années. Je pense en particulier à Y. Grafmeyer, I. Joseph, eds, *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* [1979], Paris, Aubier, 1984 ; P. Centlivres, « L'ethnologie urbaine : introduction à l'usage des non-ethnologues », in M. Centlivres-Demont, *Un nouveau regard sur la ville. Contributions à l'ethnologie urbaine*, Berne, Ethnologica Helvetica, 1982 ; le dossier « Villes africaines au microscope », *Cahiers d'Études africaines*, XXI (1-3), 1982 ; U. Hannerz, *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine* [1980], Paris, Minuit, 1983 ; J. Gutwirth, C. Pétonnet, eds, *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Éd. du CTHS, 1987. Un état récent des recherches en cours se trouve dans le dossier « L'imaginaire de la ville », *Journal des Anthropologues*, 61-62, 1995, et plusieurs synthèses sur « les ethnologues en ville » sont présentées in S. Ostrowetsky, ed., *Sociologues en ville*, Paris, L'Harmattan, 1996 (voir en particulier A. Marie, « De l'ethnologie classique à l'anthropologie urbaine. Itinéraires franco-africanistes », p. 115-135).
4. Voir A. Marie et al., *Processus d'individualisation dans les villes ouest-africaines*, Paris, IEDES, 1994, et M. Augé, *Non-lieux*, Paris, Seuil, 1992.

5. Il serait possible de remonter plus loin dans le temps, par exemple aux relevés ethnographiques de Frédéric Le Play (*Ouvriers des deux mondes* [1857-1885], Thomery, À l'Enseigne de l'Arbre verdoyant, 1983) sur le style de vie urbain des familles ouvrières à la fin du XIX^e siècle. On y trouve déjà des histoires de vie, des « budgets-ménage » et des descriptions de la vie domestique qui pourraient très bien servir de manuel d'ethnographie urbaine, mais il y manque les cadres théoriques et les questions sociales qui « feront » cinquante ans plus tard l'école de Chicago dont les chercheurs, brouillant les pistes de leur descendance, se définirent eux-mêmes comme des « ethnographes-sociologues » !
6. R. E. Park, « La ville comme laboratoire social » [1929], in Y. Grafmeyer, I. Joseph, eds, *op. cit.*, p. 164.
7. Même si les études de communautés en ville (ghetto, groupes ethniques, gangs, etc.) sont parties du même cadre théorique et sont donc également redevables, notamment chez Park et Redfield, d'une vision nostalgique de la « société traditionnelle ».
8. R. Redfield, *Tepotzlan, a Mexican Village*, Chicago, University of Chicago Press, 1930 ; U. Hannerz, *op. cit.*, p. 90.
9. R. E. Park, *op. cit.*, p. 165.
10. L. Wirth, « Le phénomène urbain comme mode de vie » [1938], in Y. Grafmeyer, I. Joseph, eds, *op. cit.*, p. 251-277.
11. Y. Grafmeyer, « Regards sociologiques sur la ségrégation », in J. Brun, C. Rhein, eds, *La ségrégation dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 93.
12. G. Simmel, « Digressions sur l'étranger » [1908], in Y. Grafmeyer, I. Joseph, eds, *op. cit.*, p. 53.
13. Comme West Madison Street à Chicago, cette zone de rues populeuses avec ses dizaines d'hôtels garnis pour chômeurs, « hobos » (travailleurs itinérants) et « homeless men » (sans domicile) (cf. M. Halbwachs, « Chicago, expérience ethnique » [1932], in Y. Grafmeyer, I. Joseph, eds, *op. cit.*, p. 288 ; N. Anderson, *Le hobo. Sociologie du sans-abri* [1923], Paris, Nathan, 1993).
14. Cf. le schéma de ville tracé par Park et Burgess et commenté par M. Halbwachs, *op. cit.*, p. 291.
15. R. E. Park, « La communauté urbaine. Un modèle spatial et un ordre moral » [1926], in Y. Grafmeyer, I. Joseph, eds, *op. cit.*, p. 206.
16. M. Halbwachs, *op. cit.*, p. 322.
17. Dans un sens équivalent à celui qui fait qu'« une situation est définie » par l'engagement subjectif des acteurs, comme on le verra plus loin.
18. De 200 000 habitants en 1900, la ville est passée à 650 000 en 1960, un million en 1970 et deux millions en 1990.
19. Un des quartiers de cette région fut construit pour loger principalement les cadres, techniciens et ouvriers salariés du pôle pétrochimique implanté dans les années soixante-dix à Bahia, et fut appelé le « dortoir du pôle ».
20. On comptait, au recensement de 1980, dans le sous-district de Santo Antonio qui inclut Liberdade, 18 % de Noirs, 60 % de Métis et 22 % de Blancs. Pour toute la ville de Salvador, ces taux étaient respectivement de 17,3 %, 58,4 %, 24,3 %.
21. Littéralement « la maison d'esclave sur la terre noire », c'est un terrain vague où se firent les fêtes d'un groupe carnavalesque noir de 1976 à 1987.
22. Rue dans laquelle se déroulent les soirées d'un autre groupe carnavalesque afro-brésilien depuis 1981.
23. Au moins telle qu'elle est appréhendée dans la perspective constructiviste de F. Barth (*Ethnies Groups and Boundaries, The Social Organization of Culture Difference*, Boston, Little Brown, 1969).
24. Introduite par Park lui-même, « La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain » [1925], in Y. Grafmeyer, I. Joseph, eds, *op. cit.*, p. 121.
25. Les descriptions faites par Oscar Lewis des *vecindades* de Mexico et du quartier Esmeralda à Porto Rico sont caractéristiques de l'impression de fermeture physique et sociale rendue par

l'écriture et servant de contexte « communautaire » pour l'étude des familles urbaines (voir *Les enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine* [1961], Paris, Gallimard, 1963, et *La Vida. Une famille portoricaine dans une culture de pauvreté, San Juan et New York* [1965 et 1966], Paris, Gallimard, 1969).

26. A. Zaluar, *A Máquina e a Revolta, As organizações populares e o significado da pobreza*, São Paulo, Brasiliense, 1985.

27. R. da Matta consacre un chapitre entier de son ouvrage sur les ambiguïtés de la société brésilienne (*Carnaval, bandits et héros*, Paris, Seuil, 1983) à traiter du « rituel du “savez-vous à qui vous parlez ?” ».

28. Pour argumenter ce point de vue, je ne peux que renvoyer à trois autres textes où l'impact de ces références est analysé : « Famille, familialisme et modernité à Bahia », *Cahiers des Sciences humaines*, 28 (3), 1992, p. 413-437, « Alchimie ouvrière : techniciens et pions à Bahia », *Sociologie du Travail*, XXXIII (3), 1991, p. 351-374 (avec A. S. Guimarães), « Ethnopolitique. Racisme, statut et mouvement noir à Bahia », *Cahiers d'Études africaines*, XXXII (1), 125, 1992, p. 53-81.

29. J.-L. Amselle, « Ethnies et espaces : pour une anthropologie topologique », in J.-L. Amselle, E. M'Bokolo, eds, *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte, 1985, p. 11-48.

30. Citons, à titre d'exemples, quelques dédoublements de grandes villes qui relèvent d'un traitement « régional » : Rio-sud et Rio-nord, Mexico et Chalco, Douala et New Bell, Dakar et Pikine, Cali et Agua Blanca, etc.

31. J. C. Mitchell, « The Situational Perspective », in *Cities, Society, and Social Perception. A Central African Perspective*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p. 1-33.

32. E. Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973, 2 vol.

33. O. Schwartz, « L'empirisme irréductible », postface de N. Anderson, *op. cit.*, p. 289.

34. G. Althabe, « La résidence comme enjeu », in G. Althabe et al., *Urbanisation et enjeux quotidiens, terrains ethnologiques dans la France actuelle*, Paris, Anthropos, 1985, p. 11-69.

35. G. Althabe, « Proche et lointain : une figure savante de l'étranger », in S. Ostrowetsky, ed., *op. cit.*, p. 80 ; voir aussi, dans le même ouvrage, M. de La Pradelle, « Comment décrire un marché ? », p. 91-104.

36. M. Agier, *Le carnaval de Bahia*, à paraître. [*Anthropologie du carnaval, La ville, la fête et l'Afrique à Bahia*, Marseille, Parenthèses, 2000, 256 p. NdE]

37. J. C. Mitchell, *The Kalela Dance*, Manchester, Manchester University Press, 1956, dont une grande partie est traduite dans ce numéro (cf. p. 213-243).

38. A. Southall, ed., *Social Change in Modern Africa*, Londres, Oxford University Press, 1961 ; J. C. Mitchell, « The Concept and Use of Social Networks », in J. C. Mitchell, ed., *Social Networks in Urban Situations. Analyses of Personal Relationships in Central African Towns*, Manchester, Manchester University Press, 1969, p. 1-50 ; E. Bott, *Family and Social Network*, Londres, Tavistock, 1957.

39. J. A. Barnes, « Networks and Political Process », in J. C. Mitchell, ed., *op. cit.*, p. 51-76.

40. Herbert Gans a développé des analyses de la ville autour de l'idée d'une « peer group society » dans *The Urban Villagers. Group and Class in the Life of Italian-Americans* [1962], New York, Free Press, 1982.

41. « Motivação » (Motivation), « Colher de peixe » (Cueillère à poisson), « Zorra » (Pagaille), « Zé Bigode de cerra e sua quadrilha » (Zé Moustache de cire et sa bande).

42. Par exemple, « Dancing days » (titre d'un feuilleton télévisé à succès) pour des amateurs de novela télévisée, « Metálica Futebol Clube » et « Crânio Metálico » pour de jeunes amateurs de groupes de rock de la ville dont ils reprennent les noms, « Vira copos » (« Renverse les verres ») ou « Papa água » (« Pompeur d'eau ») pour ceux qui apprécient, en plus du football, la convivialité masculine des bars du quartier.

43. U. Hannerz, *op. cit.*, p. 140.

44. I. Joseph, « Le droit à la ville, la ville à l'œuvre. Deux paradigmes de la recherche », *Annales de la Recherche urbaine*, 64, 1994, p. 9.
45. L. Wirth, *op. cit.*, p. 272.
46. Il n'y a pas de *turmas* féminines, mais seulement des amoureuses, des cousines et des sœurs à la périphérie des groupes masculins.
47. M. Webber, *L'urbain sans lieu ni bornes* [1964], La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1996.
48. M. Webber, *ibid.*, p. 110.
-

RÉSUMÉS

Rendre la ville plus accessible à l'ethnologue implique un double dépassement : celui des limites spatiales que son apparence de réalité nous impose, et celui de l'individu que les idéologies du mode de vie urbain nous offrent comme archétype identitaire. Les concepts intermédiaires de région, situation et réseau peuvent aider à ce dépassement. Leur montage peut servir de guide de l'enquête ethnologique en ville, grâce auquel la rue et le passant finissent par trouver leur place, sous certaines conditions, dans le champ d'observation de l'ethnologue. En même temps, ils permettent de composer progressivement une « ville anthropologique », relationnelle et déspatialisée.

Rendering the city more accessible to the ethnologist involves a twofold transcendence : that of spatial limits whose apparent reality imposes itself on us, and that of the individual proposed to us as a prototype of identity by ideologies of an urban way of life. Intermediary concepts of region, situation and network can help in this transcendence. Their arrangement can show the way to the ethnological inquiry in the city, thanks to which the street and the passer-by find their place at last in the observational field of the ethnologist under certain conditions. At the same time, they permit the progressive composition of an “anthropological city”, relational and de-spatialized.

AUTEUR

MICHEL AGIER

Michel Agier (ORSTOM) a d'abord étudié les villes et le travail en Afrique noire. (*Commerce et sociabilité, les négociants soudanais du quartier zongo de Lomé*, Paris, Editions de l'Orstom, 1983 ; *Classes ouvrières d'Afrique noire*, Paris, Karthala, 1987, avec J. Copans et A. Morice). Ses recherches actuelles portent sur les changements culturels et les mouvements identitaires dans les villes latino-américaines. Vient de publier (sous sa direction) : *Les anthropologues et leurs terrains : un nouvel engagement*, Paris, J.-M. Place, 1997.